

Jean LEBEAU

(1927-1938)

Un visage d'enfant d'une mobilité extraordinaire, aux yeux limpides et chargés d'une tendresse débordante ; telle est l'image qui surgit quand ce nom est prononcé, dans la grisaille de nos souvenirs d'enfance.

Peu à peu, la vision se précise : nous le revoyons venir à nous dans son allure vive et décidée ; nous sentons se poser sur nous son regard pur ; joyeuse et claire, sa voix résonne à nos oreilles... Puis il nous échappe brusquement comme il le faisait si souvent, naguère, au milieu d'un jeu, d'une promenade, quand une idée nouvelle et séductrice frappait son imagination enfantine. Et ce départ nous laisse tristes ; avec cette chère image, quelque chose de jeune, de frais semble s'évanouir en nous...

Né le second d'une famille de quatre garçons, Jean occupait au foyer une place immense. De nature foncièrement sociable, il éprouvait un impérieux besoin de se dépenser, de faire régner la joie autour de lui ; son exubérance était l'âme de la vieille maison familiale. Il excellait à faire, à propos des moindres incidents de la vie domestique, des réflexions inattendues et pleines de fraîcheur, dont les enfants ont le secret et qui sont si propres à dérider le papa, au retour de travail, ou la maman accablée de besogne. Car Jean détestait la mélancolie : il avait tôt fait de découvrir sur le visage d'un être aimé quelque indice de tristesse et son affection ingénieuse s'employait aussitôt à le faire disparaître.

Mais les siens n'étaient pas seuls à bénéficier de sa tendresse.

Son entrain irrésistible, son imagination aux ressources jamais épuisées en avaient fait le principal animateur de ces joyeuses après-

midi de congé qui réunissaient périodiquement les enfants du voisinage : souvenir enchanteur que celui de ces interminables parties de jeu où il se dépensait sans compter, ivre de grand air, les cheveux au vent, oubliant pour un temps sa tâche d'écolier, qui, dès le début, fut une épreuve pour cette nature ardente.

Ceux qui l'ont connu ne peuvent oublier sa promptitude à rendre service. Il répondait avec enthousiasme aux sollicitations de ses parents, de ses maîtres, de ses petits camarades.

Un jour qu'on l'avait chargé de vendre quelques calendriers des Missions, il alla bravement en offrir au cordonnier chez qui sa famille se fournissait habituellement de chaussures. Et comme le commerçant hésitait à déboursier les huit francs qu'on lui demandait, notre petit bonhomme (il avait alors neuf ou dix ans) s'écria en grossissant sa voix : « Si vous ne m'achetez pas de calendriers, maman ne viendra plus acheter de souliers chez vous ! » Cet argument eut raison de toutes les résistances, et Jean rentra fièrement à la maison, heureux d'avoir accompli la mission dont on l'avait chargé.

L'allégresse avec laquelle il se prodiguait en toute occasion, faisait dire de lui : « Plus tard, il sera missionnaire ». Dieu a rappelé prématurément à lui ce broussard en herbe, mais Jean demeure prêt, comme par le passé, à aider ses frères dans le besoin : sa générosité ne peut que s'être accrue, maintenant qu'il contemple l'infinie Libéralité. Joie, esprit de sacrifice, voilà des qualités bien scout.

On remarquait aussi chez Jean un amour personnel de la nature, héritage de ses ascendances paysannes. Très tôt elle exerça sur lui une douce et invisible attirance. Les grands bois, les vastes horizons l'enchantèrent. Devenu louveteau il pénétra avec ravissement dans le monde féérique du « Livre de la Jungle » ; chaque réunion de meute était pour lui un émerveillement.

Il poussait si loin cet enthousiasme que, devant la date du camp de meute, il résolut, un jour, de camper avec un de ses frères, au fond du jardin familial. Le soir venu, nos deux compères dressè-

rent, sous les grands arbres, une tente de fortune et y prirent place pour la nuit. Hélas le sommeil ne vint pas : le manque de confort et surtout la peur de l'obscurité et le silence tinrent éveillés nos deux campeurs, qui, vers minuit, n'y tenant plus vinrent tambouriner à la porte de la maison paternelle, tout heureux de retrouver leur petite chambre et leur lit moelleux.

Malgré cette expérience « refroidissante », Jean se sentait de plus en plus attiré par l'idéal que la meute lui proposait : il en parlait avec enthousiasme et se réjouissait, les vacances approchant, de prendre part au camp avec ses frères louveteaux, lorsque le Bon Dieu décida de l'appeler au camp éternel.

Un jour, contrairement à son habitude, Jean rentra du collège un peu mélancolique : il se plaignait de douleurs à l'estomac et à la tête, le médecin consulté crut tout d'abord à une indigestion. Le lendemain, les maux de tête persistant, on fit appel à un spécialiste qui diagnostiqua une méningite cérébro-spinale.

Jean, de ses grands yeux bleus dilatés par la fièvre, fixait avec un étonnement douloureux les visiteurs qui avaient peine à retenir leurs larmes.

Bientôt ce fut le délire : on y saisissait par brides, au milieu de mots inarticulés, des allusions au collège, à la meute, au camp tout proche, des chansons scoutées...

A la fin du troisième jour, épuisé, le petit malade fut gagné par un profond sommeil. Quelques heures après il voyait la face de notre Père qui est dans les cieux.

A présent son corps repose en un calme cimetière de campagne, au milieu de ces vastes paysages de l'Entre-Sambre-et-Meuse qu'il aimait tant. Son souvenir vivra dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu : comme jadis, ils recourront à lui quand, blessés par la vie, ils auront besoin de lumière et de jeunesse.

Son exemple, comme un clair sillage, nous parle de pureté et de joie. « Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu ».